

caprices ou les lubies, les idées subites ou le hasard, mais par la majesté de ce principe suprême qui leur permettait d'expliquer leur existence et auquel toute leur vie était vouée.



Je passe de ma première thèse – le calvinisme a encouragé le goût de la science – à la deuxième, à savoir que le calvinisme a rendu à la science son domaine propre. La science cosmique a trouvé son origine dans la civilisation gréco-romaine; au Moyen Âge, le cosmos s'est caché derrière l'horizon pour laisser libre cours à la perspective panoramique de la vie future; mais c'est le calvinisme qui a conduit à une juste appréciation de la vie dans le cosmos. Si je me permets cette affirmation, ce n'est pas en raison d'une préférence pour le monde classique au détriment du Moyen Âge. S'il faut faire le choix entre le bel esprit cosmique de la Grèce, aveugle quant à la vie éternelle, et le Moyen Âge, aveugle quant au monde cosmique mais qui avait un amour mystique pour le Christ divin, chaque enfant de Dieu louera Bernard de Clairvaux et Thomas d'Aquin plutôt que Héraclite et Aristote. Le pèlerin qui traverse ce monde sans se soucier de sa préservation et de sa destinée est toujours à préférer à l'enfant du monde grec qui cherche sa religion dans la vénération de Vénus et son honneur dans le culte de Bacchus, se berçant dans l'adoration des héros, s'abaissant à l'adoration des hétaires et s'abêtissant finalement dans la pédérastie. Tout malentendu selon lequel je surestimerais le monde classique en sous-estimant la clarté céleste qui transparaissait à travers toutes les brumes du Moyen Âge doit être dissipé! J'affirme néanmoins et je maintiens qu'Aristote à lui seul avait une compréhension plus avancée du cosmos que tous les Pères de l'Église réunis; et que, sous l'islam des écoles de Bagdad, une meilleure science cosmique a fleuri qu'à l'école des cathédrales et des monastères européens. Les études cosmiques sérieuses se sont réveillées avec la redécouverte d'Aristote, mais sans pour autant mener immédiatement à des conclusions solides. Seul le principe calviniste, qui remonte incessamment du Calvaire à la création, et plus spécifiquement le dogme de la grâce commune ont rendu à nouveau accessible à la science le vaste terrain du cosmos. Désormais, ce terrain est illuminé par le Soleil de la justice dont témoigne l'Écriture, en qui « sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance »

(Colossiens 2.3). Arrêtons-nous maintenant à ce principe général du calvinisme, et en particulier à la grâce commune.

Tout le monde sera d'accord : la religion chrétienne a une portée essentiellement sotériologique. Elle répond avant tout à cette question anxieuse : « Que dois-je faire pour être sauvé ? » Cette question est incompréhensible pour quiconque refuse d'envisager le temps à la lumière de l'éternité et qui imagine la terre sans tenir compte dans son raisonnement de la relation organique et morale avec la vie à venir. Bien sûr, là même où les deux éléments sont présents, ici l'homme corrompu et là l'homme sauvé, le temporel et l'éternel, la vie terrestre et la vie céleste, le danger est toujours imminent que l'on perde de vue la juste relation entre les deux et que l'on altère leur rapport par erreur ou par manque d'impartialité. Malheureusement, le monde chrétien n'a pas échappé à ces dangers.

Une conception dualiste de la régénération a brisé le lien entre la vie naturelle et la vie dans la grâce. En focalisant sur le ciel, le monde chrétien a omis de prêter son attention à la terre création de Dieu. Dans sa contemplation des choses éternelles, il a négligé ses devoirs envers le monde temporel. En portant une attention exclusive à l'âme, il a négligé le corps. Cette conception inharmonieuse a finalement conduit plus d'une secte à se consacrer à la seule adoration du Christ, en oubliant l'adoration de Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre. Cette erreur peut être résumée ainsi : une foi chrétienne dans la seule perspective sotériologique a perdu son sens cosmologique.

Ce dualisme est jugé par l'Écriture sainte. Quand l'apôtre Jean décrit le Sauveur, il commence par dire que ce Christ est la Parole éternelle, que tout a été fait par elle et qu'en elle était la lumière des hommes. Paul écrit que « tout a été créé par lui et [...] tout subsiste en lui » (Colossiens 1.16-17). Pour l'apôtre, l'œuvre de la rédemption n'est pas limitée au salut des pécheurs ; elle s'étend au monde afin de réunir sous un seul chef toutes choses dans les cieux et sur la terre selon leur cohérence organique. Christ lui-même ne parle pas uniquement de la régénération du cœur, mais aussi de la régénération de toute la création (ἀνακεφαλαιώσις). Toute créature soupire et attend la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Et quand l'apôtre Jean écoute à Patmos l'hymne chanté par les chérubins

et les béatifiés, tous glorifient, louent et rendent grâce à ce Dieu qui a créé le ciel et la terre. L'Apocalypse revient au point de départ de Genèse 1.1 : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » De la sorte, l'acte final du programme de la Sainte Écriture n'aboutit pas à une vie purement spirituelle d'âmes sauvées, mais à la restauration de tout le cosmos, quand Dieu sera tout en tous sous un ciel et une terre renouvelés.

Calvin le premier a compris cette portée universelle et cosmologique de l'Évangile, non à la suite d'un processus dialectique, mais parce qu'il s'est laissé impressionner profondément dans sa vie personnelle par la majesté de Dieu. Notre salut est certes essentiel, mais la gloire de notre Dieu importe davantage. Or, ce Dieu a avant tout révélé sa gloire dans sa création merveilleuse. Cette création est son œuvre d'art et, si elle est troublée par le péché, la révélation de la régénération sera d'autant plus glorieuse. Toutefois, cette régénération sera et restera toujours la délivrance de ce qui a été créé dès le début, la théodicée de l'œuvre d'art originelle de notre Dieu. La médiation du Christ donnera à jamais matière à louange aux voix des hommes et des anges, mais l'objectif ultime de cette médiation n'est pas la gloire du Médiateur, mais celle du Père ; aussi éclatante que puisse être la splendeur de la royauté du Christ, un jour viendra où ce royaume sera remis par le Christ au Père. Maintenant encore, « il est notre avocat auprès du Père » (1 Jean 2.1), mais l'heure viendra où il ne priera plus pour nous, parce que nous reconnâtrons parfaitement à quel point le Père lui-même nous aime. Calvin l'a bien vu, mettant ainsi d'emblée des bornes au mépris et à la négligence du monde temporel, comme à la sous-estimation du cosmos. Avec Calvin, la vie dans le cosmos a retrouvé sa valeur, non pas au détriment de la vie éternelle, mais en vertu de la création et de la révélation des attributs de Dieu.

Deux faits illustreront cette pensée. Quand la peste de 1630 a désolé la ville de Milan, l'archevêque Frédéric Borromée excella en courage et en amour en se rendant auprès des agonisants. À Genève, au xvi^e siècle, Calvin fit mieux et davantage ; il se soucia que le réconfort ne manquât point aux malades et il prit des mesures sur le plan de l'hygiène qui servent encore de modèle pour empêcher la propagation du fléau de la peste. À Amsterdam, Petrus Plancius, pasteur calviniste éloquent, œuvrait comme nul autre dans le travail pastoral et ne cédait à personne

en fermeté dans les controverses théologiques au sein de l'Église réformée. Mais il était aussi une encyclopédie vivante pour les armateurs et les capitaines de navire en raison de sa compétence géniale en matière de géographie. Pour lui, l'exploration des lignes de longitude et de latitude du globe formait un tout avec la recherche de la longueur et de la largeur de l'amour du Christ envers nous. Il se plaçait face à deux œuvres de Dieu, l'une constituée par la création, l'autre par le Christ. Dans les deux, il adorait cette majesté du Tout-Puissant qui ne cessait d'élever son âme dans le ravissement.

N'est-il pas remarquable que notre confession réformée mentionne deux moyens de connaître Dieu, la nature et l'Écriture ? Mieux encore, Calvin, à la différence de bien d'autres qui ne mentionnent la nature que pour mémoire, qualifie l'Écriture de prisme qui nous permet de déchiffrer l'écriture divine de la création, effacée et abîmée. Ainsi tous les sentiments d'angoisse, pour lesquels l'intérêt porté à la nature équivaldrait à s'occuper de choses vaines, se sont érodés. Les hommes ont compris qu'on ne devait pas s'abstenir de porter attention à la nature et à la création ; l'étude du corps a été remise en honneur à côté de celle de l'âme ; et, à nouveau, l'étude de la société humaine prenait autant de valeur que celle des justes parvenus là-haut à la perfection. Voilà comment s'explique la relation étroite qui existait entre le calvinisme et l'humanisme. Mais là où l'humanisme a voulu accorder plus d'importance à l'existence terrestre qu'à la vie éternelle, le calvinisme lui a résisté. Mais quand l'humanisme a plaidé pour une reconnaissance appropriée de la vie de ce monde, le calvinisme fut son allié.



Considérons maintenant le dogme de la grâce commune comme le corollaire du principe général présenté. Je l'appliquerai spécialement au péché, que je comprends alors comme la corruption de notre nature. Le péché nous place devant une énigme insoluble en soi. Si, pour vous, le péché est un poison mortel, une hostilité à l'égard de Dieu qui mène à la perdition éternelle, et si vous considérez le pécheur comme « incapable d'aucun bien et enclin à tout mal » qui ne pourra être sauvé que si Dieu le fait renaître en un nouvel homme, il s'ensuivra que vous ne trouverez

parmi les incroyants non régénérés que des êtres méchants et répugnants. Mais il n'en est pas ainsi en réalité. Au contraire !

Il y a beaucoup d'excellence dans le monde des incroyants. Bien des choses exquises nous sont parvenues de l'antiquité païenne. Platon a écrit des pages qui sont à dévorer. Cicéron vous passionne et vous entraîne par le ton noble de ses paroles et il vous touche par ses perceptions solennelles. Quand vous considérez votre entourage et ce que vous entendez en matière d'études et de production littéraire de la partie non confesante de l'humanité, bien des choses vous plairont et attireront la sympathie de votre cœur. Car ce que vous admirez dans les mots, les actes et le comportement de beaucoup de non-croyants n'est pas seulement l'étincelle du génie ou l'éclat du talent, mais également l'intégrité du caractère, le zèle, le dévouement, l'amour, la droiture, la fidélité et la sincérité. Vous ne nierez pas que vous aimeriez voir chez maint croyant davantage de marques de ce caractère attrayant... Qui ne s'est pas senti confus plus d'une fois par ce qu'on appelle « les vertus des païens » ? Votre dogme de la corruption totale à la suite du péché ne correspond pas toujours à votre expérience dans l'existence.

Cependant, si vous prenez la route inverse en considérant ces faits tirés de l'expérience humaine, vous laisserez de côté toute votre confession chrétienne et vous considérerez la nature de l'homme bonne et intacte ; les méchants criminels ne seront que des aliénés mentaux, déontologiquement parlant ; les hommes n'auront pas besoin de régénération pour vivre honorablement ; de surcroît, votre idée d'une grâce supérieure ne sera qu'un jeu mensonger avec un médicament souvent sans aucune action efficace. On aura beau tenter de s'en sortir en qualifiant les vertus des incroyants de « péchés brillants » et en mettant les vices des croyants au compte du « vieil Adam », mais il ne s'agira que d'un subterfuge dépourvu de sérieux.

L'Église de Rome a cherché une telle échappatoire dans la doctrine bien connue des *pura naturalia*. On enseignait l'existence de deux sphères de la vie, la sphère terrestre humaine et d'ici-bas, et la sphère céleste qui transcende la sphère humaine et offre dans la contemplation de Dieu des délectations supplémentaires. Dieu aurait prédisposé Adam pour les deux sphères, la sphère de la vie ordinaire par la nature qu'il lui avait

donnée et la sphère extraordinaire en lui accordant le don surnaturel de la justice originelle. Ainsi Adam était équipé à la fois d'instruments pour la vie naturelle et pour la vie divine. Après la chute, il a bien perdu les derniers instruments, mais pas les premiers. Il a gardé entièrement les instruments naturels pour la vie terrestre, qui sont restés intacts même s'ils étaient affaiblis. Voilà pourquoi l'homme déchu excelle si souvent dans la sphère de la vie naturelle ; la seule chose qui lui manque finalement, c'est l'envie et le talent pour la vie divine, céleste, surnaturelle. Vous voyez, il s'agit ici d'un système qui veut réconcilier le dogme de la chute avec la réalité qui nous entoure, et tout le principe de la religion catholique romaine est basé sur cette anthropologie curieuse.

Mais il manque dans ce système la conception profondément scripturaire du péché et on y découvre une sous-estimation de ses conséquences dans la vie sur terre. On le remarque le plus clairement dans le carnaval. Avant d'arriver au temps du *Caro vale* – adieu, la chair! –, les plaisirs du monde sont pleinement savourés, mais l'idéal se trouvera dès lors dans l'élévation spirituelle vers la sphère divine. Voilà pourquoi le clergé, qui renonce aux liens du mariage, est supérieur à la masse, un moine qui renonce aux biens terrestres et à sa propre volonté est plus élevé sur l'échelle morale que le clergé. Le stylite, abandonnant tout ce qui est terrestre, monte sur sa colonne et le pénitent se fait sceller dans son ermitage. Horizontalement, si vous me permettez l'expression, cette même conception se manifeste dans la séparation de la terre sacrée et de la terre profane. Ce qui n'est pas aspergé ou irradié par l'Église portera toujours un caractère inférieur et l'exorcisme dans le rite baptismal montre que ce caractère inférieur entend le côté profane. Un tel point de vue ne constituait évidemment pas pour le chrétien une recommandation pour étudier les choses terrestres. Ce qui fascinait de ce point de vue, c'était la seule étude qui visait la sphère des choses célestes et la contemplation.

Le calvinisme s'est opposé fondamentalement à cette conception de la situation morale de l'homme déchu. D'une part, il respecte très strictement la condamnation du péché et, d'autre part, il explique d'une tout autre manière le bien qui se trouve dans l'homme déchu, à la faveur de l'action de la grâce commune. Le calvinisme confesse, conformément à l'Écriture sainte, que si libre cours avait été laissé au péché, sans aucune

retenue, sans aucun frein, le résultat eût été un abrutissement de la vie humaine, à l'instar de l'époque antédiluvienne. Mais Dieu n'a pas toléré un tel abrutissement qui aurait mené à la destruction totale de son œuvre d'art divine. Il s'est interposé par sa grâce commune dans la vie de chaque individu et de la race humaine en général, comme dans la nature elle-même. Cette grâce commune ne tue pas le cœur du péché et ne nous sauve pas en vue de la vie éternelle, mais elle jugule l'effet prolongé du péché, comme la clairvoyance de l'homme jugule la fureur de l'animal sauvage. L'homme pourra rendre l'animal inoffensif en l'enfermant dans une cage et l'assujettir par le dressage ; il fera d'un chien ou d'un chat, par nature sauvages, son animal domestique. Pareillement, Dieu, par sa grâce commune, limite en partie l'effet du péché en brisant sa force effrénée, en partie en domptant le mauvais esprit dans l'homme, en partie en domestiquant familles et nations.

La grâce commune peut donc avoir pour effet qu'un pécheur déchu nous captive et nous attire par nombre de traits aimables et par son énergie. Cependant, la nature du péché n'en reste pas moins venimeuse. Le chat ramené à la forêt redevient, après deux générations déjà, le vieil animal sauvage qu'il fut. Le lecteur de l'histoire du massacre de la Saint-Barthélemy est peut-être tenté de mettre ces atrocités sur le compte du manque de civilisation de l'époque, mais notre XIX^e siècle a surpassé le XVI^e siècle avec les massacres d'Arménie. L'histoire des Pays-Bas nous décrit les cruautés des Espagnols, au XVI^e siècle, contre les vieillards, les femmes et les enfants sans défense. Qui, de nos jours, a entendu ce qui s'est passé à Cuba ne pourra guère nier que notre XIX^e siècle a répété les crimes du XVI^e siècle et, quoique les formes du mal varient, comme l'a très justement affirmé l'historien Henry Thomas Buckle, les racines et le principe du mal moral persistent à travers tous les siècles. Là où le mal ne se manifeste pas, ou de manière moins horrible, ce n'est pas parce que notre nature serait moins corrompue, mais uniquement grâce à Dieu, qui, usant de sa grâce commune, empêche le feu qui couve sous les cendres de s'enflammer.

Si vous demandez comment ce mal jugulé pourra jamais produire chose qui vous captive et vous attire, il suffit de prendre comme exemple l'image d'un bac à traîlle. Ce bac est mis en mouvement et propulsé par le

courant de la rivière qui le mènera précipitamment à sa perte ; mais, grâce au câble qui y est attaché, le bac arrive indemne à l'autre rive du fleuve, poussé et propulsé par la seule force qui, sans le câble, l'aurait cassé. Ainsi, Dieu réprime le mal et fait en sorte qu'il en provienne le bien. Alors que les calvinistes ne cessent de dénoncer la nature humaine corrompue, ils louent et remercient en même temps ce Dieu qui a rendu possible une société ordonnée et qui nous détourne personnellement de l'abomination. Il procède ainsi pour faire éclore les talents dont il a pourvu notre race pour générer de façon ordonnée une histoire humaine suivie et pour garantir à son Église sa place sur terre.

Mais, grâce à cette confession, la position du chrétien face à la vie changera complètement. Pour lui, désormais, ce n'est plus seulement l'Église qui appartient à Dieu, mais aussi la terre, et nous devons examiner dans ces deux domaines l'œuvre d'art de l'Architecte et de l'Artiste suprême. Pour la personne qui cherche Dieu, il n'est plus question de préférer la théologie et la contemplation, et de laisser les autres sciences aux incroyants, comme si elles étaient d'ordre inférieur. Au contraire ! Quiconque désire connaître Dieu dans ses œuvres est appelé à examiner tout aussi sérieusement les choses profanes que les choses divines, afin de découvrir, à la faveur de la grâce commune du Dieu qu'il adore, les ordonnances de la création dans les merveilles de la nature, les œuvres d'art et l'activité des hommes, la sociologie et l'histoire de l'humanité. Vous mesurez désormais à quel point le dogme de la grâce commune a d'un seul coup rompu le ban auquel la vie profane était mise, au risque de propager, par réaction et partialement, le seul amour des études profanes.

On comprend mieux comment la grâce commune a permis d'allumer, dans la Grèce antique et à Rome, les trésors de la lumière philosophique et les trésors artistiques et juridiques qui invitaient les hommes à examiner les splendeurs antiques, afin que le savoir et la science nous profitent aussi. L'histoire de l'humanité n'est pas limitée à la scène de passions sanglantes ; elle constitue un seul processus cohérent, avec la croix en son centre, dans lequel chaque peuple a sa vocation et dont la connaissance sera une fontaine de bénédiction pour toutes les nations. Il vaut la peine d'appréhender la science politique et la vie économique nationale. Oui, nous saisissons d'emblée qu'il n'y a rien, dans ce qui nous entoure et dans

la vie humaine elle-même, qui ne puisse faire l'objet d'étude d'esprits analytiques et qui ne donne de nouvelles matières pour mieux comprendre tous les aspects de l'œuvre d'art merveilleuse du cosmos, dans ses phénomènes visibles ou ses effets invisibles. Là où l'accumulation de toutes ces connaissances pourrait enorgueillir le cœur humain et l'éloigner de Dieu, dans la sphère calviniste l'homme de science se voit toujours un pécheur coupable devant son Dieu, tout en reconnaissant qu'il doit à la grâce commune toute la lumière de son savoir pour appréhender les choses de ce monde.



Le calvinisme a donc encouragé le goût de la science et, à une grande échelle, rendu à la science son domaine propre. Permettez-moi de vous montrer en troisième lieu comment le calvinisme a promu la liberté si indispensable de la science. Pour toute science authentique, la liberté est comme l'air que nous respirons. Non que la science ne serait pas soumise à des contraintes ou ne devrait pas obéir à des règles. Le poisson totalement libre et affranchi, seul sur la plage, périt; mais, dans son élément aquatique, il bouge librement en remuant ses nageoires. De même, il n'y a pas de science qui ne soit strictement liée à son objet et qui n'obéisse minutieusement aux exigences de la bonne méthode. La liberté de la science ne réside pas dans le fait qu'elle serait débridée et sans contrainte; elle est libre, parce qu'elle est détachée de tout bandage artificiel qui ne provient pas de son principe de vie.

Il ne faut toutefois pas se faire une fausse idée de la vie académique du Moyen Âge, quand les universités d'État n'existaient pas. Les universités étaient des corporations libres, en quelque sorte des prototypes de la plupart des universités américaines. Cette idée revit de nos jours en Europe et, heureusement!, aux Pays-Bas avec l'Université libre d'Amsterdam que je sers. Dans l'esprit des gens, la science était une *respublica litterarum*; elle générait « une république de savants » et devait vivre de son capital intellectuel ou mourir du manque de talent et d'énergie scientifique. À l'époque, l'atteinte à la liberté de la science venait d'une tout autre direction. Durant des siècles, les hommes n'avaient connu que deux puissances, l'Église et l'État. L'être humain est composé d'une âme et d'un corps et le point de vue sur la vie reflétait alors une dichotomie de